



*C'est icy, de Loret, la belle ou laide image,
En France, bien ou mal, il eut quelque renom,
Et lecteur, et lectrice, en voyant son ouvrage,
Jugeront s'il avait un peu d'esprit ou non.*

C'est Robert Tiers, qui, le premier, dans son ouvrage *Le Onzième Travaux d'Hercule* publié à l'été 2001, établit une relation possible entre le gazetier Jean Loret et l'histoire du trésor de Rennes-le-Château. Robert Tiers signale en effet que dans deux des correspondances en rimes de Jean Loret, l'une du 24 septembre 1661, l'autre du 29 octobre 1661, celui-ci évoque « **une pluye d'or** » dans l'évêché d'Alet dont l'évêque du moment, Nicolas Pavillon, et l'un des 124 seigneurs du diocèse, pourraient, selon lui, bien vouloir se disputer la propriété par le moyen éventuel d'un procès.

Comme on peut le constater dans le court commentaire en rimes qui accompagne son portrait, les vers et leur auteur ne faisaient pas l'unanimité des lecteurs de son époque.

L'auteur de l'article proposé ci-dessous valorise Jean Loret en préférant voir en lui un chroniqueur et en ses écrits des témoignages uniques. Ce texte a paru aux pages 84 à 86 du bulletin de la *Société de l'Histoire du Théâtre*, en 1907 – 1908 (novembre à janvier).

JEAN LORET

Le portrait curieux que voici et qui, comme on peut le voir, date de 1688, est celui du fameux gazetier Jean Loret, auteur de la *Muse historique*, qui peut assurément être considéré comme l'ancêtre de nos feuilletonistes et le père de la critique dramatique en France. Normand d'origine, Loret, qui était né à Carentan en 1595 et qui mourut à Paris en 1665, fut attaché à la maison de Mlle de Longueville (future duchesse de Nevers). C'est dans le but de plaire à sa protectrice et aux amis de celle-ci, qu'il eut un jour l'idée d'entreprendre sa « gazette burlesque » en vers, dans laquelle il rendait compte, à sa manière, de tout ce qui se produisait d'important ou d'intéressant à la cour et à la ville ! Cette gazette, dont la périodicité n'était pas régulière, circula d'abord simplement manuscrite pendant quelques années, à partir de 1650, ce qui n'empêcha pas qu'elle obtint un grand succès à la cour, et que la reine elle-même se montrât friande de sa lecture. Ce succès fut tel que Loret conçut la pensée de faire imprimer ses feuilles, obtint un privilège à cet effet et en fit une véritable publication. Il recevait d'ailleurs des encouragements de divers côtés : Fouquet lui servait une pension et Mazarin lui en accorda une autre, qu'il perdit par son courage et son honnêteté, ayant osé prendre la défense de Fouquet, ou tout au moins le plaindre lors de sa disgrâce.

Loret poursuivit sa Gazette jusqu'à sa mort (1665), c'est-à-dire pendant quinze années pleines. On a pu railler son style et ses prétendus vers : il n'en est pas moins vrai que comme chroniqueur il est extrêmement précieux, et que sa *Muse historique* est une mine de renseignements curieux et que l'on chercherait vainement ailleurs. Il avait, au surplus, la conscience de son importance et du succès qu'emportaient ses versiculetts ; il le prouve ains dans sa lettre du 19 décembre 1654, en s'adressant à sa protectrice :

*Princesse aux beaux et blonds cheveux,
Pour qui je fais souvent des vœux,
Des gens d'esprit et de lumière,
Voyans mon épître dernière,
Remarquèrent dans cet écrit
Quelques petits rayons d'esprit ;
Ils m'estimèrent, m'applaudirent,
Et de moi quelque bien ils dirent ;
Enfin, mes vers, certainement,
Eurent pour eux de l'agrément.....*

Mais ce qui nous intéresse ici, en rappelant le souvenir de Loret, c'est qu'en ces lettres il s'occupait beaucoup et souvent de théâtre, et qu'il fut en réalité, comme nous le disions, le premier et l'ancêtre de nos feuilletonistes. Il rendait compte tour à tour des fêtes et des ballets de la cour, et des « premières » de Molière, et de celles de Corneille. Il consacra même une de ses lettres à une solennité d'un genre absolument nouveau, je veux dire à la représentation du premier opéra qui ait vu le jour en France. Cette représentation était celle de la *Pastorale*, « comédie en musique » dont Robert Cambert avait écrit la musique sur un poème de Pierre Perrin. Elle eut lieu au mois d'avril 1659, à Issy, dans le domaine de M. de La Haye, orfèvre du roi, avec un succès tel que Mazarin et Louis XIV lui-même, en ayant été informés, voulurent entendre cette *Pastorale*, et qu'elle fut en effet jouée à Vincennes, devant la cour. Or, voici comment, dans sa lettre du 10 mai 1659, Loret nous parle de cette fête scénique et musicale ; ce fragment nous donne une idée de sa manière :

*J'allay, l'autre jour, dans Issy,
 Village, peu distant d'icy,
 Pour oûyr chanter en muzyque
 Une Pastorale comique,
 Que monsieur le duc de Beaufort,
 Etant présent, écouta fort.
 Et, pour le moins, trois cens personnes.
 y comprizes plusieurs mignonnes
 Aimables, en perfection,
 Les unes, de condition,
 Les autres, seulement bourgeoizes,
 Qu'à peine voit-on dans les cours
 Des objets si dignes d'amours,
 L'auteur de cette Pastorale
 Est à Son Altesse Royale
 Monseigneur le duc d'Orléans,
 Et l'on estime fort, cèans :
 C'est Monsieur Perrin qu'il se nomme,
 Très-sage et sçavant gentil-homme.
 Et qui fait aussi bien les vers
 Qu'aucun autre de l'univers.
 Cambert, maître par excellence
 En la muzicale science,
 A fait l'ut-ré-mi-fa-sol-la
 De cette rare pièce là,
 Dont les acteurs et les actrices
 Plairoient à des impératrices :
 Et, sur tout, la Sarcamanan,
 Dont grosse et grasse est la maman,
 Fille d'agréable visage,
 Qui fait fort bien son personnage,
 Qui ravit l'oreille et les yeux,
 Et dont le chant mélodieux,
 Oû mille douceurs on découvre,
 A charmé, plusieurs fois, le Louvre.
 Enfin, j'allay, je vis, j'oûys,
 Et, mesmement, j'ûs deux oranges
 Des mains de deux vizibles anges
 Dont, à cause qu'il faisoit chaud,
 Je me rafraichis comme il faut :
 Puis, l'action étant finie,
 La noble et grande compagnie
 Se promena dans le jardin,
 Qui, sans mentir, n'est pas gredin.
 Mais aussi beau que le peut être
 Le jardin d'un logis champêtre.*

La critique de Loret est moins serrée sans doute que celle dont Berlioz nous donnait naguère de si beaux échantillons dans le *Journal des Débats*; mais c'est la seule que nous possédions sur une œuvre qui est une date dans l'histoire de la musique française, et elle nous est encore précieuse à ce titre.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ

DE

*L'histoire
Du théâtre*

REVUE TRIMESTRIELLE

NOVEMBRE



JANVIER

1907-1908

Paris

Impressions Artistiques L. M. Fortin & Co

6, Chaussée d'Antin